

Au début des années 1980, l'Université de Californie, à Los Angeles, est devenue le foyer de ce que l'on peut appeler une nouvelle conception philosophique du monde et de l'homme, doctrine que l'on a désignée par la suite sous le nom de *transhumanisme*. Une quinzaine d'intellectuels (essentiellement des informaticiens et des scientifiques mais aussi des philosophes, des écrivains et des artistes) s'y sont réunis à plusieurs reprises pour formuler un véritable projet, d'orientation technophile. L'idée était la suivante : les progrès de la médecine permettant aux humains de rester toujours plus longtemps performants, physiquement et mentalement, ce processus d'assistance technique *doit* se développer, il doit devenir une priorité absolue tant chez les citoyens que dans le corps politique. Retarder le plus possible le processus du vieillissement, repousser au maximum les limites corporelles... relève de l'exigence : *il faut* améliorer nos facultés et même nous doter de capacités dont la nature ne nous a pas pourvu.

Le mouvement transhumaniste se distingue donc de la plupart des autres philosophies par son prosélytisme. Il a par la suite pris de l'ampleur et s'est structuré en association, laquelle compte aujourd'hui plusieurs centaines de membres à travers le monde. Doit-on le prendre au sérieux ? En Europe, seuls quelques ouvrages y font référence. Généralement, les philosophes répondent par le sourire quand on l'évoque. Selon eux, il relève du phantasme et de la science-fiction, non de la réflexion aboutie. Ils ignorent ce faisant qu'il a produit un très abondant corpus d'articles, lequel alimente de nombreux et coûteux programmes de recherche. Douglas Melton, professeur au département de biologie régénérative et d'étude des cellules souches de Harvard et l'un des chercheurs les plus en vue dans le domaine de la reprogrammation cellulaire (son travail vise à transformer des cellules malades en cellules saines) estime qu'il est théoriquement possible d'éradiquer l'ensemble des maladies pour peu que l'on s'en donne les moyens financiers. Et il n'est pas le seul : une part importante de la communauté scientifique admet que l'on pourra bientôt reproduire artificiellement des cellules, recomposer en partie notre ADN et déchiffrer nos pensées grâce à l'imagerie médicale. Pourquoi des données aussi fondamentales ne font-elles pas débat ? Pour le savoir, nous avons relevé les principales caractéristiques du mouvement et les avons confronté aux analyses de Jacques Ellul portant sur le phénomène technicien.

Trois éléments caractérisent le transhumanisme. En premier lieu, le concept de *convergence technologique*, qui désigne la connexion entre quatre grands domaines de la recherche scientifique, les "NBIC" : Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives. Cette connexion est considérée comme devant permettre à l'homme de se libérer des bases de la génétique et d'augmenter les compétences cérébrales, notamment grâce aux méthodes de l'Intelligence artificielle et de téléchargement de données numériques dans le cerveau. Second paramètre important : la *singularité*. Les transhumanistes désignent par ce mot l'idée que l'intelligence artificielle pouvant dépasser les capacités humaines, les machines se reproduiront un jour entre elles et que leur multiplication se faisant à un rythme si rapide, l'humanité disparaîtra pour céder la place à une espèce supra performante. Troisième aspect fondamental du mouvement : ses motivations. L'un de ses principaux protagonistes, David Pearce, a publié sur internet un texte intitulé *L'impératif hédoniste* qui a valeur de manifeste. Voyant dans la nature "la source de toutes les souffrances", il estime que la technique *doit* être utilisée pour neutraliser directement celles-ci dans le cerveau et ainsi "rendre tous les hommes heureux". L'obsession du bonheur, du moins celle du confort matériel, traverse l'ensemble du projet transhumaniste.

Jacques Ellul avait déjà décelé ces trois paramètres. La *convergence technologique* illustre ce qu'il écrivait en 1977 : depuis l'avènement de l'informatique, la technique constitue un *système*. Un système, dit-il, c'est "un ensemble d'éléments en relation les uns avec les autres de telle façon que toute évolution de l'un provoque une évolution de l'ensemble, toute modification de l'ensemble se répercute sur chaque élément". Tout progrès dans un secteur entraîne un progrès

dans tous les autres, la technique ne se nourrit plus de la science ou d'une réflexion préalable mais d'elle-même : elle s'auto-reproduit. Le principe de *singularité* renvoie à une autre idée ellulienne, liée à la précédente : si l'on pense que l'intelligence artificielle peut dépasser un jour celle de l'homme, c'est que la technique est déjà un processus autonome : l'homme, finalement, ne joue plus aucun rôle décisionnel. Et s'il se soumet à un processus qu'il ne maîtrise pas, c'est qu'il n'en est pas conscient et qu'il se donne toutes sortes de justifications afin de se donner l'illusion qu'il contrôle tout. La première d'entre elles, c'est son confort. L'*impératif hédoniste* des transhumanistes est l'expression de ce qu'Ellul appelle *l'idéologie du bonheur (Métamorphose du bourgeois)*, dont il fait correspondre l'apparition avec le mouvement des Lumières.

## DE L'IDÉOLOGIE DU BONHEUR A L'IMPÉRATIF HÉDONISTE

Le transhumanisme tire son origine des grands courants philosophiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, en particulier de l'utilitarisme. "Le critère de toute action est ce qui maximise le bien-être global", dit Bentham : le principe à partir duquel on évalue un comportement se réduit à *l'utilité sociale*, laquelle est définie comme "le plus grand bonheur du plus grand nombre". Cette approche de l'éthique est extrêmement réductive car *l'action n'est plus évaluée qu'en fonction de ses conséquences sur la société*. L'utilitarisme se présente comme un critère *général* de moralité qui peut et *doit* s'appliquer aux actions collectives (politiques, économiques, sociales, judiciaires) comme aux actions individuelles. Il est un produit dérivé du rationalisme car la moralité d'un acte n'est plus déterminée par des valeurs personnelles (les vertus) mais *calculée* en fonction d'un programme défini collectivement. La quête du "plus grand bonheur du plus grand nombre" fonde la société moderne par le fait qu'elle dévalorise toute forme de vie intérieure. Elle est proclamée bien au-delà de l'Angleterre, foyer de l'utilitarisme. En France, Saint-Just affirme que "le bonheur est une idée neuve" et l'article 1<sup>er</sup> de la Déclaration de l'an I stipule que "le but de la société est le bonheur commun". L'idéologie du bonheur constitue la matrice commune des deux plus grandes idéologies du XIX<sup>e</sup> siècle, lesquelles ne cesseront de prospérer ensuite *de façon corollaire* : le libéralisme et l'individualisme.

La recherche du "plus grand bonheur du plus grand nombre" exprime le désir des peuples de "jouir sans entraves" (sans morale ni quelconque précepte) de ce que le monde leur offre non seulement la nature mais aussi et surtout le marché : "les biens de consommation". Problème : cette jouissance est sans fin, toute satisfaction d'un désir en génère un autre. Si l'homme fait du bonheur un "impératif", ce n'est pas par choix comme il le prétend mais par fatalité. Il est *aliéné* par ce qui lui procure le confort car le désir de confort est insatiable.

L'impératif hédonisme est au transhumanisme ce que l'achat compulsif est au capitalisme ou plutôt au *productivisme*, dont il n'est qu'une variante, celle qui a fini par s'imposer sur l'ensemble de la planète (le communisme n'était jamais qu'un capitalisme d'état). Si toute notre économie est construite sur la *production*, c'est qu'elle est censée répondre à ce qui est vécu comme nécessaire. Et parce que la marchandise est *fétichisée*, pour reprendre le mot de Marx, le sont également les moyens de la produire. C'est pourquoi les Lumières ont érigé le travail en valeur et que, même lorsqu'il était exténuant, les hommes y ont vu une forme de salut. Tel le curé parvenant à persuader le paroissien que le salut de son âme repose sur la qualité de ses oeuvres, le patron a convaincu l'ouvrier que s'il se sacrifiait au labeur, il finirait par en profiter. Mais alors que le premier n'a jamais prouvé à qui que ce soit (ni n'a d'ailleurs jamais prétendu pouvoir le faire) que le salut s'opère dans la vie éternelle, le second a promis à l'ouvrier le bien-être pour ici-bas et pour bientôt. De fait, il a tenu promesse. Et c'est de ce "paradis perdu" des grandes phases de croissance que l'on garde aujourd'hui la nostalgie, quand on "exige le maintien de son pouvoir d'achat".

## LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ... C'EST FINI.

Les transhumanistes se présentent explicitement comme les héritiers des humanistes : ce qu'ont rêvé leurs prédécesseurs, ils entendent le concrétiser. On ne peut donc saisir l'enjeu de leur projet qu'en rappelant quel était celui des humanistes puis en en faisant le bilan. Quel est-il ? A partir des Lumières, chacun est parti du principe qu'il *devait* s'affranchir des codes traditionnels (véhiculés par la religion) et s'assigner comme seul but son confort. Pour atteindre celui-ci, on a *révolutionné* à la fois l'appareil politique (en instituant la démocratie parlementaire) et l'appareil de production (en inventant l'industrie). Ce faisant, on a érigé le travail en valeur et l'on a fait du productivisme (qu'on appelle aujourd'hui *croissance*) un dogme. Comme on a jugé le travail humain trop peu efficace, on a perfectionné et multiplié les techniques. Ainsi est né le chômage de masse. Celui-ci ne serait pas un drame si chacun utilisait le temps libéré pour s'occuper... de son bonheur. Mais parce que l'on s'obstine à faire du travail une valeur, le productivisme s'avère... contre-productif. Ce qui le prouve, c'est la façon dont la technique a ruiné ses propres fondements, les principes démocratiques, en premier lieu les trois valeurs de notre république.

Tout d'abord, la liberté. Le travail de masse a été imposé aux humains, femmes et enfants compris. Travail exténuant et même tuant... Zola signe *Germinale*, fin de l'acte I. Quand arrive la machine, on l'a présente comme libératrice. Du libérateur au sauveur, il n'y a qu'un pas : l'idéologie technicienne est la fille de l'idéologie du travail. On faisait du travail une valeur ? Qu'à cela ne tienne, on sacralise la technique. Et l'on s'y aliène comme on s'est aliéné au travail. Acte II : Chaplin filme *Les temps modernes* et nous y sommes encore quand le transhumanisme se présente comme un mouvement d'émancipation. Ses apôtres ne sont pas fous mais *aliénés*, on a du mal à le percevoir, tant leur discours est jugé respectable car il s'inscrit dans l'air du temps. En effet, ils ne sont pas plus aliénés que d'autres mais disent tout haut ce que le monde entier vit au quotidien. La technique est liberticide, aliénante, car la recherche du confort nous importe plus que l'exercice de la liberté. Le système technicien est *totalitaire* car nous voulons que notre confort soit *total*. Nous laissons la technique pénétrer nos corps et nos consciences dans les moindres recoins et nous la laissons envahir notre temps le plus intime, uniquement parce que nous le voulons. L'exemple de l'informatique symbolise cette nouvelle "servitude volontaire". Entré dans nos foyers dans les années 1970, le micro-ordinateur a été supplanté par l'ordinateur portable quand nous avons *voulu* poursuivre le week-end le travail amorcé en semaine. Le *smartphone* nous accompagne aujourd'hui dans la rue car nous *voulons* qu'il soit indispensable. Il disparaîtra à son tour quand nous *voudrions* acheter des microprocesseurs pour les glisser sous notre peau. Enfin, nous *voudrions* un jour que des nanoparticules prennent le relais au plus profond de notre organisme, car nous les jugerons encore plus efficaces pour assurer notre bien-être. Ce que l'on appelle dématérialisation de l'information n'est rien d'autre que son *incorporation* et son *intérieurisation*. Le transhumanisme ne fait pas débat car nul ne voit pourquoi on s'opposerait à une technique qui supprime la maladie. On ne se pose pas plus de questions que lorsqu'on a rempli nos bâtiments d'amiante, confié à Tchernobyl et Fukushima le soin de les éclairer et les chauffer, couvert nos champs d'OGM, laissé les ondes wi-fi traverser nos murs et nos corps, confié à la télé-réalité le soin de légitimer la télésurveillance ou permis au GPS de nous laisser localiser à tout moment par n'importe qui. "Pour vivre heureux, vivons cachés" ? Parlons-en, de l'impératif hédoniste ! La servitude volontaire, c'est *ne pas vouloir* voir la réalité en face. De même que l'autruche ne veut pas voir venir aujourd'hui ce qui la mangera demain, de même, "on n'arrête pas le progrès" car l'on ne veut pas admettre que la technique suit son cheminement, hors de toute considération éthique, sanitaire, politique. Le principe de précaution, les comités de surveillance, la gestion des risques, ne sont que de beaux concepts, destinés à nous donner la bonne conscience nécessaire et suffisante pour continuer de sacrifier notre liberté et notre santé au confort. C'est pourquoi il est plus difficile d'éteindre un réacteur atomique que de le mettre en service. Nous avons beau surnommer "laisse électronique" notre téléphone portable, nous continuons de nous mentir à nous-mêmes quand nous le laissons

nous accaparer. En réalité, ce n'est pas ce que nous savons et disons qui révèle ce que nous sommes, c'est ce que nous croyons et faisons.

La technique tue également l'égalité. Affirmer qu'il n'y a pas lieu de refuser à notre corps l'accès de toutes sortes de substances et d'artefacts au motif que la médecine le permet déjà, c'est se plaire à oublier que tous les hommes ne bénéficient pas d'un système de santé mais seuls les ressortissants des pays les plus riches de la planète. Comment, quand des millions d'autres n'accèdent pas aux besoins de base, peut-on accorder du crédit à ceux qui, dans nos pays, veulent pouvoir recourir aux techniques médicales sans même être malades, juste pour se doper, augmenter leurs capacités quand ce n'est pas s'attribuer des capacités nouvelles ? Le transhumanisme traduit le glissement d'une logique de *remédiation* (l'objectif de la médecine est de pallier les déficiences naturelles) vers une logique d'*augmentation* (l'homme utilise la technique pour se doter de compétences dont la nature ne l'a pas pourvu). Nous sommes là au cœur du processus capitaliste : l'*accumulation* du capital-argent trouve son prolongement dans l'*augmentation* du capital-physico-mental tandis que l'*impératif hédoniste* sert de couverture (justification) aux instincts prédateurs. La volonté de puissance peut continuer de s'exercer en toute quiétude. Le transhumanisme constitue la continuation du capitalisme car il n'est pas de progrès technique sans accumulation de capitaux ni sans création de prolétariat. Ses défenseurs ont beau entonner le couplet technoprophétique, proclamer que l'inégalité ne dure que le temps de l'investissement et que les OGM finiront par résoudre le problème de la faim dans le monde, ils font ce qu'ont fait tous les apôtres du libéralisme : ils affirment que *tous peuvent* exercer leur liberté. De fait, le renard est libre dans le poulailler libre. Le capitalisme se maintient dans la mesure où, notre société s'étant massifiée, les individus, dominés comme dominants, se considèrent comme des citoyens, des rouages interchangeableables, se désintéressent de la nature humaine pour ne plus penser le monde qu'en termes de systèmes (politiques, économiques...) Or quel est le projet des transhumanistes ? Non plus seulement faire abstraction de cette nature humaine mais la nier, purement et simplement.

Comment, enfin, la technique a-t-elle transformé la fraternité ? En *Facebook*. Des milliers de gens cherchent "des centaines d'amis" qu'ils ne connaissent pas et ne connaîtront jamais. Nous "communiquons", internet nous rapproche de "l'autre", certes, mais d'un autre désincarné, voire anonyme quand il s'exprime sous pseudo. Les automates à synthèse vocale se multiplient dans les lieux publics et nous ne réalisons pas que, lorsque nous leur obéissons en "tapant 1" ou en "tapant dièse", c'est que nous craignons en notre for intérieur de ne pas pouvoir rester très longtemps à leur hauteur. L'homme à égalité avec la machine ? Osons le vocabulaire de circonstance : avec le transhumanisme la question du rapport homme-machine ne s'établit plus en termes de *concurrence* mais de *fusion*. Le premier a perdu tous ses matchs contre la seconde depuis que *Deep Blue* a écrasé Kasparov. En bon perdant, il lui manifeste les égards que l'on doit à tout partenaire : il la traite comme son alter ego et forme avec elle un couple. Comment le *cyborg* ne serait-il pas le fruit de leur descendance ? Début de l'acte III.

## L'HISTOIRE EST-ELLE ÉCRITE ?

Le projet transhumaniste a toutes les chances de se concrétiser car ce qui en constitue le socle, l'humanisme, est la chose la moins critiquée qui soit. Depuis Socrate, l'homme se persuade qu'il peut se connaître objectivement, sans chercher au passage à s'embellir, ceci par le seul exercice de sa raison. Se voyant "la mesure de toute chose", il ne cesse de prendre ses désirs pour la réalité et substitue au monde les images qu'il s'en fait. Sacraliser la technique, c'est consommer les images et des objets qu'elle produit afin d'entretenir son narcissisme, c'est s'y perdre comme Narcisse se noie dans son miroir, préfiguration de nos multiples écrans. L'excès de raison mène à la déraison Il nous paraît significatif que les transhumanistes, dans leur définition de la singularité, ne prévoient le dépassement de l'intelligence humaine par celle du

robot qu'en se référant à la raison. Ce qu'ils considèrent comme une transformation et une augmentation n'est en définitive qu'une gigantesque mutilation. L'irrationnel à la poubelle.

Ellul estimait que l'on ne peut désacraliser la technique que *depuis ce qui transcende la raison*. Il faisait alors état de sa foi chrétienne, indiquant que le dieu qu'il découvrait dans les écritures était pour lui un dieu qui incite à détruire les idoles. En concluait-il que la foi est le seul rempart contre l'humanisme en tant qu'idéologie mortifère ? Nullement car il se contentait de *témoigner* son chemin personnel. Il ne voyait pas d'issue pour l'agnostique mais n'excluait pas pour autant qu'il y en ait une. En revanche, le psychanalyste Carl Gustav Jung proposait un cheminement qui nous apparaît des plus dignes d'intérêt. Ayant observé que la majorité des individus, dans les sociétés massifiées, recherchent des refuges dans les causes collectives, il considérait que l'idéologie est consubstantielle à toute société de masse. Contre elles, il ne prescrivait d'autre remède qu'une réception des productions de l'inconscient. Encore faut-il ne pas réduire la psyché à la conscience que l'on a du monde. "La conscience est qu'une conquête tardive de l'humanité et elle puise son énergie de l'inconscient". Celui-ci n'est créateur de sens si l'on veut bien lui prêter une oreille attentive mais se révèle destructeur si l'on n'en fait pas cas. Jung voyait dans la "dialectique du moi et de l'inconscient" le seul vecteur de civilisation.

Ellul estimait qu'il faut profiter des avancées de la technique pour réduire à deux heures par jour la durée du temps de travail... mais pourquoi faire ? Précisément pour pouvoir consacrer le temps libéré au "travail sur soi", que Jung appelait "processus d'individuation". On n'est pas individu, on le *devient* au terme d'un travail d'identification de ses projections. Et c'est en le devenant que l'on écrit l'histoire au lieu de la subir. Le processus d'individuation relève d'abord de l'hygiène mentale. Mais, dans la mesure où seul peut gouverner convenablement la cité celui qui sait se gouverner lui-même, il confère à la politique un sens nouveau.

Joël Decarsin

[www.jacques-ellul-marseille-aix.org](http://www.jacques-ellul-marseille-aix.org)

#### Bibliographie

- Les Utopies posthumaines de Rémi Sussan (Omnisciences, 2005)
- La condition posthumaine d'Olivier Dyens (Flammarion, 2007)
- Demain les posthumains de Jean-Michel Besnier (Hachette, 2009)
- Imaginaires des nanotechnologies de Marina Maestrutti (Vuibert, 2011)
- La Vie Vivante. Contre les nouveaux pudibonds de Jean-Claude Guillebaud (Les Arènes, 2011)
- Bienvenue en Transhumanie de J.-D. Vincent et G. Ferone (Grasset, 2011)
- Humain de Monique Atlan et Roger-Pol Droit (Flammarion, 2012)